



Numéro : 35

Janvier 2014



Illustration Jacques Saraben
Dos auselons que espèran la prima...
Deux petits oiseaux attendent le printemps...

ALLES-SUR-DORDOGNE.

a) Origine du village.

Elle est liée à l'origine de la paroisse. De Gourgues dans son étude sur les noms des lieux du département de la Dordogne (1861) explique que les églises furent élevées en Périgord avant le VI^e siècle et c'est à cette multiplicité des églises qu'est due l'institution des paroisses. Cette circonstance rendit nécessaire une délimitation des nouvelles circonscriptions tracées dans un certain rayon autour des églises. Les paroisses se trouvèrent ainsi naturellement formées. Ces petites métropoles rurales sont à l'origine des villages. Elles furent répertoriées dans des pouillés⁽¹⁾, par archiprêtres. Le premier pouillé de Périgueux est antérieur au XIII^e siècle. L'ecclēsia de Alcos (Alles) faisait partie de l'archiprêtre de Albuces (Le Bugue).

b) Origine du nom.

L'appellation d'Alles a varié au cours des âges.

Alles s'est successivement appelée :

- Alanis en 1115 (Cartulaire de l'abbaye de Cadouin : Guillem de Alanis avait été témoin du don d'un manse au bénéfice de l'abbaye),
- Alcos en 1179 (même cartulaire : Guimard de Limeuil avait donné à l'abbaye la borie du champ de Limeuil à Alcos),
- Allas (pouillé),
- Alas en 1218 (abbé de Lespine),
- Alcos en 1279 et 1317 (Abbé de Lespine),
- Altos en 1333 (Gallia⁽²⁾ : charte ecclēsiastique Burdigala⁽³⁾),
- Alani en 1363 (Lespine),
- Saint- Étienne d'Als en 1487 (Archives de Cadouin),
- Alas en 1516 (Lespine, collection abbé de Cadouin),

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Alles, origines par Michel ROBIN (pages 2 et 3).

Église de Alles, grands travaux en 1900 par Gérard MARTY (pages 3 à 8).

Le Bugue au temps du cours complémentaire (suite) par Gérard MARTY (page 9).

Un officier allois de la Grande Guerre (suite) : d'après les documents de sa famille (page 19).

Construction d'une école en milieu rural en 1881 (suite) par Gérard MARTY (pages 22 et 23)

RUBRIQUE PASSION

Le paysan-boulangier de la Bessède par Gérard MARTY (pages 10 à 14)

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan par Gérard MARTY (pages 15 à 17).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (pages 15 à 17).

Le cahier oublié : un poème de Louis DELLUC (page 18)

RUBRIQUE ACTUALITÉS

La Dordogne retrouvée (pages 23 et 24)

– Als en 1648 (pouillé),
– Ales en 1770 (cure),
– Alles et Alles-sur-Dordogne (décret du 26 avril 1933 pour éviter une confusion avec d'autres gares ferroviaires comme Alès par exemple).

c) Signification du nom.

La signification du nom d'Alles est très controversée. Certains ont imaginé qu'il pourrait résulter du cours de la Dordogne qui enserre la commune et forme une sorte d'aile d'oiseau (*ala* en occitan).

Alles aurait pu être aussi primitivement

⁽¹⁾ Le pouillé est l'état des églises, paroisses, chapelles rangées selon l'ordre des circonscriptions.

⁽²⁾ Gaule en latin

⁽³⁾ Bordeaux en latin

une propriété appartenant à une riche famille périgourdine de ce nom. On trouve allié à ce nom les de Lou, les Cugnac et les Gontaud de Badefols.

Alles a connu, comme Allas-les-Mines, la présence des Alains et en tirerait son nom, relevé seulement après la construction de l'église romane et écrit Allas (pouillé). Le nom du peuple Allanos, les Alains, s'est transformé en Alani (1363), forme latinisée du nom du village. Les Alains avaient envahi la Gaule au début du v^e siècle (C. Tanet et T.Hordé - dictionnaire des noms de lieux du Périgord - Fanlac 1994).

De Gourgues, dans l'étude précitée, montre que les mots avaient dû être des signes avant de devenir des noms propres et personnels à la localité et qu'ils avaient un sens. Sans doute l'institution première est à la période celtique et la désignation utile, c'est le sol. À cette époque, la Gaule était couverte de forêts.

Agia est un mot que les Celtes apportèrent en Gaule et par lequel on désigna les hautes futaies au v^e et au vi^e siècles.

De Gourgues ajoute que les noms primitifs ont été modifiés suite à la prononciation, à l'élasticité de la langue et à la facilité d'écrire de plusieurs manières pour rendre le même son. Ainsi Agia serait devenu Alas, Alles, Als, Alcos. Il ajoute dans une note en bas de la page 38 : « Alles, près Limeuil, est écrit Als dans quelques anciennes cartes, Alcos dans certains actes anciens ; enfin, il est dit, dans son dénombrement des dépendances des abbayes, qu'à l'abbaye de Chancelade appartient le Prioratus Alsona, diocesis Sarlensis (de Lespine). Ce nom d'Alsona m'est inconnu, et je crois qu'il faut y voir l'église d'Alles ».

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse
Alloise".

ÉGLISE DE ALLES : GRANDS TRAVAUX EN 1900.

AU MILIEU du xix^e siècle, l'église paroissiale de Alles avait besoin de sérieuses réparations, principalement à son clocher. En conséquence, la commune avait demandé un secours de 657 francs aux autorités supérieures.

Malheureusement pour la commune, la Révolution de 1848 avait mis fin en février à la Monarchie de Juillet. La Deuxième République avait été proclamée le 24 février et on peut imaginer que le gouvernement, qui avait une nouvelle constitution à instituer puis à préparer les élections d'un président, ne mettait pas l'église d'Alles au premier plan de ses préoccupations. Le 27 septembre 1848 le ministère de l'Instruction publique et des Cultes

prend le temps d'informer le préfet de la Dordogne qu'il ne lui est pas possible d'accorder à la commune d'Alles le secours demandé car il est « dans la nécessité d'opérer des économies sur le budget du présent exercice ».

En 1883, à la demande de l'abbé Gérard, curé de Alles qui a fait remarquer l'obscurité qui régnait dans les chapelles du transept, le Conseil municipal donne son accord pour ouvrir deux fenêtres sur les côtés nord et sud de chacune des chapelles, comme indiqué à la page 95 du livre de M. Robin : « *Alles-sur-Dordogne, une histoire* ».

Sur le côté nord du transept, on voit encore nettement qu'une ouverture ancienne a été bouchée pour laisser la place pour deux vitraux.



Côté nord du transept, les deux vitraux qui ont remplacé l'ouverture unique

Une nouvelle demande pour aider la commune à restaurer son église et son presbytère reçoit de la part du ministère de la Justice et des Cultes un secours de 3 000 francs par lettre du 22 juillet 1890 adressée au préfet de la Dordogne.

Le 8 octobre 1897, le Conseil municipal se réunit sous la présidence de M. de la Batut pour que soit examinée exclusivement la question des réparations de l'église paroissiale.

Cinq jours plus tôt, le Conseil de fabrique avait donné son accord au projet de réparations proposé par l'architecte Dennery. Désireuse de participer à la dépense, la Fabrique s'était engagée à contracter un emprunt de 1500 francs.

L'architecte Dennery est intervenu sur plusieurs églises en Dordogne et sur des châteaux. Il a constaté que les toitures et charpentes du clocher et de la nef sont dans un « état qui nécessite des réparations importantes qui ne peuvent être ajournées sans danger ». D'autre part de nombreuses lézardes se manifestent dans les parties hautes des murs sur lesquels reposent directement les charpentes. Il a également noté que la nef, autrefois voûtée en berceau, comporte actuellement deux travées voûtées d'arêtes.

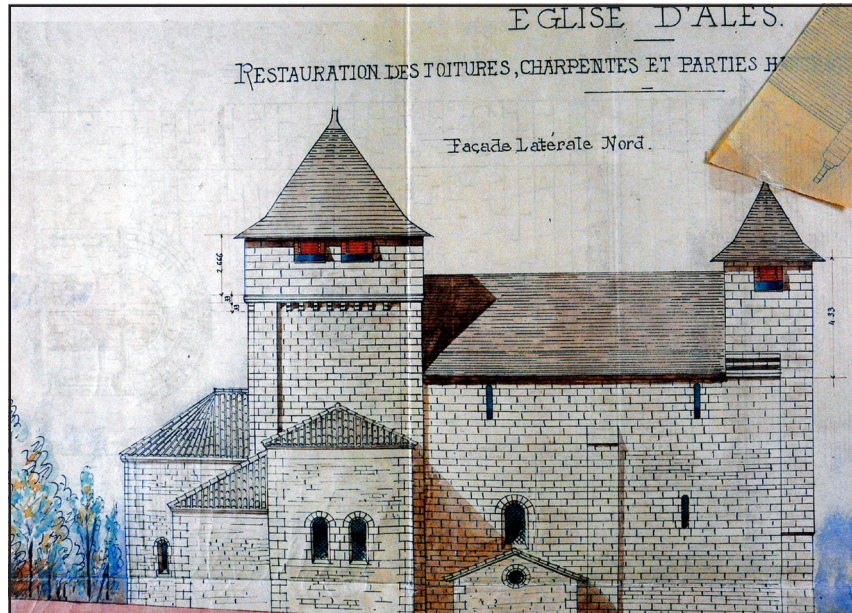
Il conçoit la restauration dans l'esprit des églises romanes qui avaient été « transformées pour servir de défense ». Il propose de coiffer l'entrée ouest d'un beffroi afin de renforcer l'allure de forteresse qu'il trouve à l'église de Alles. Par ailleurs, il abaisse le toit de la nef et surélève le clocher pour lui donner plus d'importance tout en diminuant les frais de consolidation des murs. Pour les couvertures, il remplace les tuiles plates par des ardoises de la Corrèze, devenues à la mode à cette époque. Le 10 septembre 1897, il a estimé le montant des travaux de restauration à 9 400 francs.

Le Conseil municipal approuve les plans de l'architecte, décide d'emprunter également auprès du Crédit Foncier de France la somme de 3 200 francs au taux de 5,753593 pour cent et demande un secours de 4 700 francs à l'Administration des cultes. Mais l'Administration en question ne répond pas totalement à la sollicitation du Conseil municipal. Le 23 janvier 1900, elle n'accorde que 2 400 francs. Surtout, elle fait remarquer que la transformation en beffroi du pignon de façade ouest lui paraît « coûteuse et inutile ». Sagement, elle conseille de restaurer le pignon dans sa forme actuelle.

La décision du 23 janvier 1900 descend du Ministère de l'Intérieur et des Cultes jusqu'à la commune via le Préfet de la Dordogne. L'architecte rectifie son devis le 2 février 1900 pour tenir compte des ressources de la commune qui sont ramenées à 7 100 francs.

Le 12 décembre 1900, la Direction Générale des Cultes dépendant du Ministère de l'Intérieur et des Cultes prend un décret autorisant :

– le trésorier de la Fabrique de l'église à emprunter, soit au Crédit foncier soit à



*La façade nord selon la première proposition de l'architecte Dennery
Remarquer que la petite chapelle dite de Saintours est bouchée*

la Caisse des Dépôts et Consignations, la somme de 1500 francs au taux de 3,60% ;

– la commune d'Alles à emprunter la somme de 3 200 francs à un taux d'intérêt n'excédant pas 4%, remboursable en 30 ans et destinée aux frais de restauration de l'église. La commune s'imposera extraordinairement pendant 30 ans à partir de 1901 cinq centimes additionnels au principal de ses quatre contributions directes pour rembourser l'emprunt en capital et intérêts.

Ce décret a été signé par Émile Loubet (1838-1929), Président de la République de 1899 à 1906 et Waldeck-Rousseau (1846-1904), Président du Conseil et Ministre de l'Intérieur et des Cultes de 1899 à 1902.

L'adjudication ayant été lancée, les offres de trois soumissionnaires ont été examinées le 5 mai 1901 par Besse, maire de Alles, assisté de deux conseillers

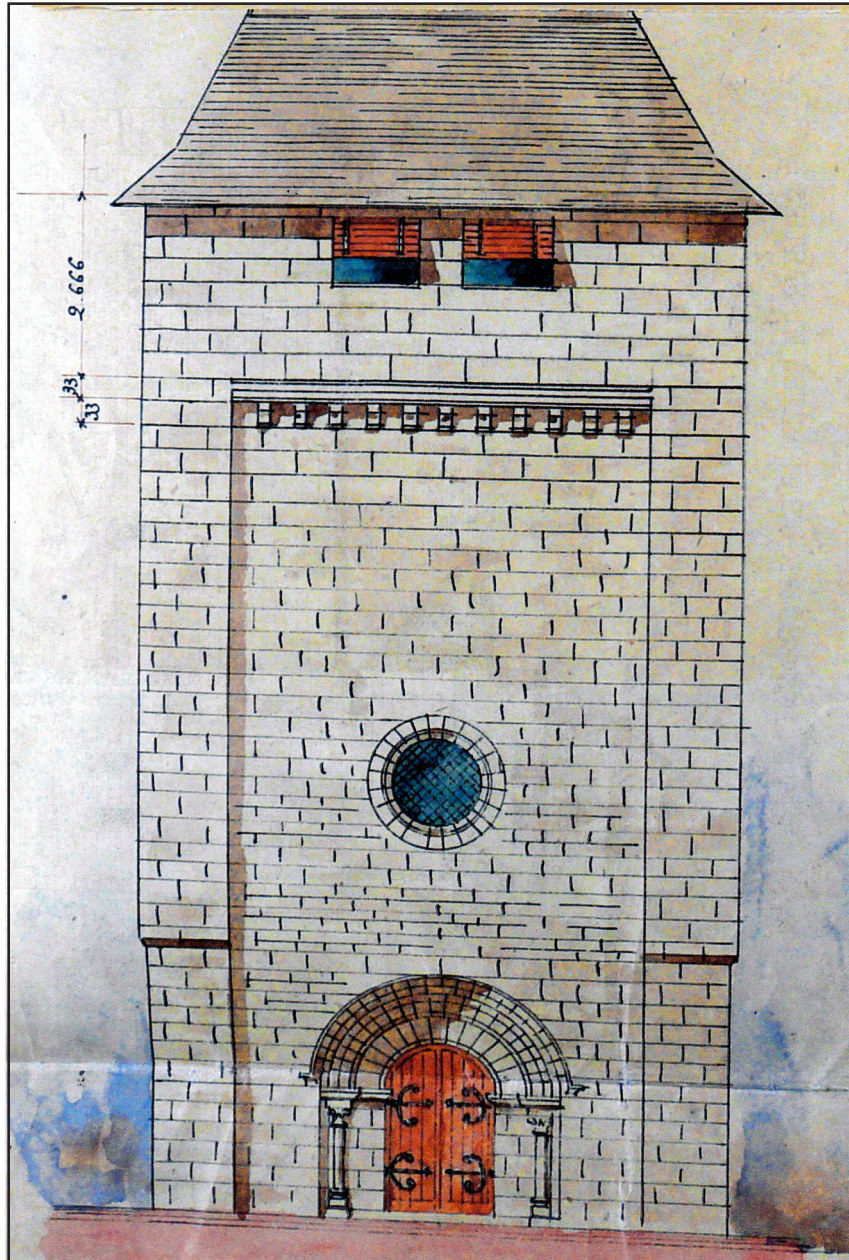
municipaux : de la Batut et Faure, de Viguier, receveur municipal et de Dennery l'architecte. Ce jour, trois offres sont reçues et ouvertes :

– celle d'Eugène Ayzal, entrepreneur à Saint Céré qui présente un rabais de 1% par rapport au devis,

– celle de Gardy, entrepreneur à Cadouin qui demande une augmentation de 2%,

– celle conjointe de Héraud, entrepreneur au Buisson et Raël Sainte Croix entrepreneur à Alles, qui offre un rabais de 2%.

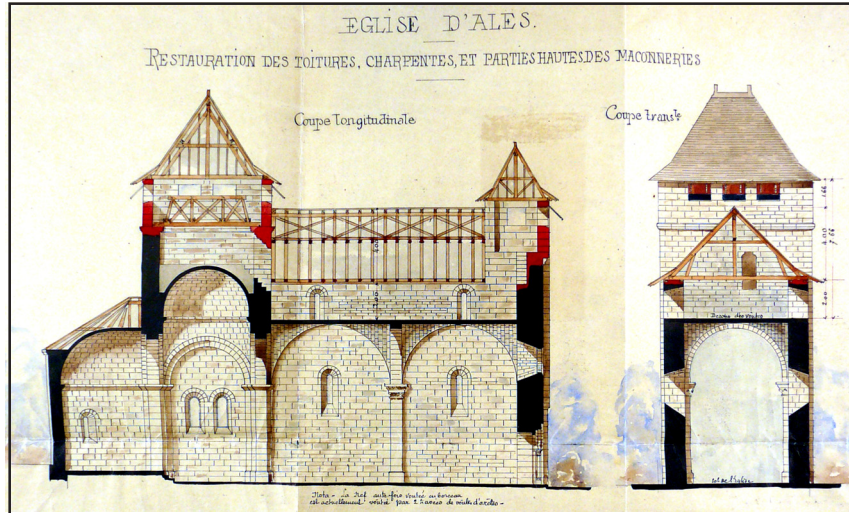
Le patronyme Raël Sainte Croix. est connu sur la commune au village du Gers. L'état civil nous indique la naissance à Alles le 12 septembre 1862 de Julie, fille de Jean Julien Sainte Croix Raël. Il est mentionné que le père, Jean Julien, âgé de 33 ans, est charpentier. À 71 ans, cela paraît difficile qu'il puisse concourir à l'adjudication. Mais nous trouvons aussi, François Raël Sainte



*La façade ouest surmontée du beffroi prévu par l'architecte Dennery.
Ce beffroi était conçu pour recevoir deux cloches*

Croix et son épouse, Françoise Delmas, aubergistes au Gers, parents d'une petite Marie.

Or, Marie a un frère aîné, Guillaume, né le 20 novembre 1843 à Saint-Capraise de Lalinde.



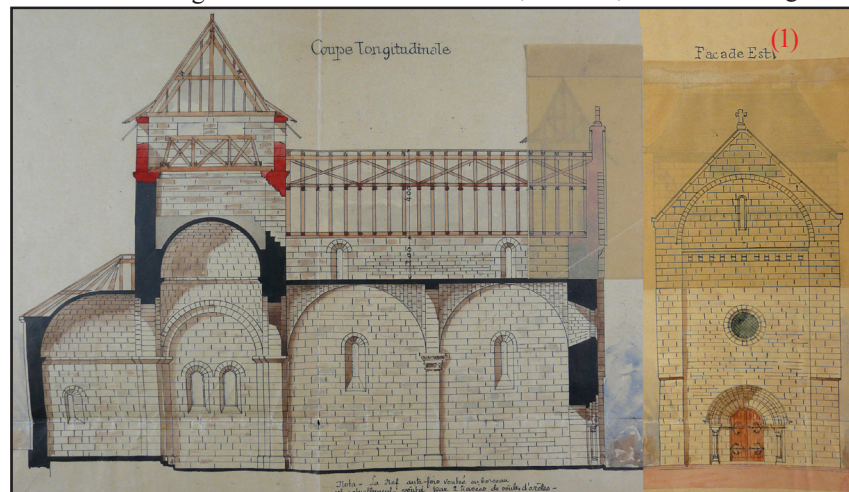
Coupes de l'église selon la première proposition de l'architecte Dennery

Les témoins sur l'acte de naissance, sont un forgeron et un marinier ce qui ne surprend pas dans un village situé au bord de la Dordogne.

Guillaume épouse, au Buisson qui s'appelait Cabans, le 24 février 1870, Jeanne Marie Tabastel. Il exerce alors le métier de charpentier et a fait des études suffisantes pour pouvoir signer son acte de mariage.

Âgé de 57 ans en 1900, tout porte à penser que c'est bien lui qui a soumissionné avec Héraud pour la restauration de l'église. Il aurait été, selon des dires rapportés par des anciens, compagnon du Tour de France et aurait été un artisan de la construction des ponts de Limeuil en 1890.

Si l'un des associés était charpentier, l'autre, Héraud, devait se charger de



Les plans après rectification pour supprimer le beffroi, remarquer la surélévation du clocher (1) C'esr l'entrée ouest !

la maçonnerie. Ce patronyme n'a pas été retrouvé sur l'état civil de Cabans, mais il pouvait aussi s'écrire Heyraud ou Heyrau.

Le 5 mai 1890, la commission retient, bien entendu, la proposition conjointe qui est la mieux-disante et l'acte dans son rapport du même jour. Le montant des travaux s'élèvera à 6 698 francs et l'État contribuera pour 2 400 francs. Le choix est vu et approuvé à la préfecture le 7 mai 1901. Le secours de 2 400 francs avait été mis à la disposition du Préfet le 20 avril 1901.

Les travaux, démarrés sans retard et conduits rapidement, se conclurent le 4 septembre 1902, lors du procès-verbal de réception définitive signé par l'architecte Dennery. On a transformé, à cette occasion, la Chapelle côté Dordogne - dite de Saintours - en porche d'entrée latérale. Le 1^{er} octobre l'architecte en estime les travaux à 594,51 francs qui seront payés par la Fabrique en janvier 1903 en accord avec Pierre Gérard, curé de la paroisse.

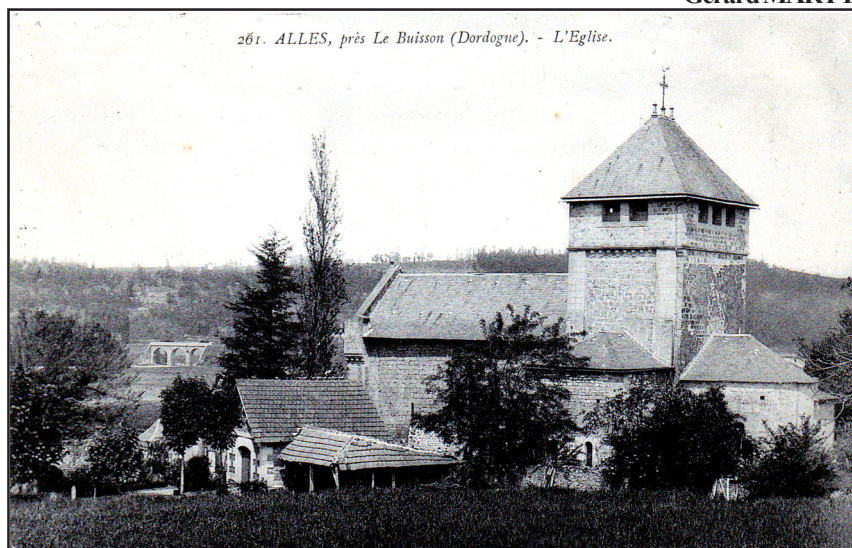


(Collection Alain Diot)

Le chœur et l'autel avant les dispositions de Vatican II, remarquer les peintures murales, sur la voûte et sur les murs ; seule subsiste celle de la voûte

La restauration a été complétée en 1904 par des peintures murales sur les murs et les plafonds dont ne subsiste que la *Lapidation de Saint Étienne* sur la voûte du chœur. Toute photo les représentant serait bienvenue pour nous les rappeler.

Gérard MARTY



261. ALLES, près Le Buisson (Dordogne). - L'Eglise.

(Collection Bellanger)

Carte postale de l'église en 1921, remarquer sur le clocher la croix de fer et les épis de faîtage en zinc posés à l'occasion des travaux

LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE (SUITE).



Place de l'église et l'hôtel Albucher

Collection Jean Batailler

Après cette longue parenthèse consacrée à la reconstruction de l'église du Bugue grâce à la documentation recueillie par Norbert Marty, revenons aux années cinquante et reprenons notre marche en remontant l'avenue de Paris.

En quittant le parvis de l'église, voici, sur le côté gauche, l'hôtel-restaurant Albucher. Les jours de marché, et surtout de foires, il recevait tous les attelages venant du nord, de Journiac à Rouffignac. Il avait de nombreuses écuries pour placer les chevaux en attendant le retour en fin d'après-midi.

Le matin, l'animation y était grande dans les hennissements des chevaux peu habitués à la promiscuité.

À midi, on entendait plutôt les éclats de voix des convives se préparant à faire honneur à une cuisine réputée tout en commentant les cours des bœufs vendus le matin sur le foirail du Pré Saint-Louis.

En face de l'hôtel, se tenait la boutique de vente et de réparation de bicyclettes du « Rapide ». Ce surnom avait fait oublier son vrai nom à la plupart de ses clients. Il lui venait, dit-on, d'une jeunesse de cascadeur à vélo : il aurait traversé la Vézère sur sa bicyclette en roulant sur la parapet extérieur du pont ! À notre époque, c'était un homme d'un calme olympien, amoureux de la mécanique cycliste et dont la conversation amicale et passionnée attirait des auditeurs en permanence.

Il était le quatrième réparateur de vélos de la ville car c'était une activité importante avant le déferlement des premières et bruyantes motocyclettes. Actuellement, seul subsiste l'atelier Peyrefiche. Avec sa voisine, celle du cordonnier, les deux boutiques ont conservé le même aspect, mais nous en avons parlé dans un précédent numéro.

Gérard MARTY

À suivre.

LE PAYSAN-BOULANGER DE LA BESSÈDE.



La ferme-boulangerie de Sigoniac

YVES ET MARIE se sont établis à Molières en 1999 avec leurs deux garçons en bas âge. Ils occupent au Sigoniac, une ferme de 24 hectares dans une vaste clairière de la forêt Bessède. Ce sont des terres argileuses sur des collines calcaires d'une altitude variant de 130 à 170 mètres. Le rocher peut affleurer par endroits en raison de l'érosion.

Originaire de Forcalquier, Yves était ouvrier plombier en Provence. Poussé par un irrésistible besoin de vivre à la campagne, il obtient un diplôme agricole et s'installe dans une ferme isolée en Lozère sans eau ni électricité. Les 60 ruches qu'il avait mis en place petit à petit sont colonisées par le varoa et disparaissent. La vente de châtaignes sous la forme de marrons à Aix lui apporte opportunément un petit pécule et le conforte dans l'idée de faire vivre sa famille en autonomie.

La famille revient en Provence et vit chichement de la vente de légumes. Yves entreprend une formation de boulanger et obtient son CAP en 1997.

Il forme alors le projet d'acquérir une ferme pour cuire son pain à partir de ses propres récoltes.

L'achat d'une ferme en Provence avec un apport très modique s'avère impossible. Yves découvre en 1998 une ferme à Agonac, sans eau ni électricité. Marie a repris un travail de secrétariat au tribunal de Périgueux. Après deux ans de travail acharné, il s'avère que la ferme ne peut être vendue.

Le Périgord leur ayant, malgré tout, laissé une bonne impression d'accueil, Yves et Marie font de nouvelles recherches en Dordogne et c'est la découverte de Sigoniac.

Achetée avec un pécule de 15 000 euros et un emprunt accordé sur le salaire de Marie, la ferme n'a rien de moderne, exceptée l'électricité. La tempête de 1999 ayant ravagé les toitures, c'est une tâche immense qui attend Yves. Premières semailles, premières récoltes ; il faut cuire les premiers pains. Yves a recours à un four à bois en fonte pour les premières cuissons.

Puis un four bâti se trouve disponible à Badefols. Il faut le démonter, le remonter brique à brique et aménager un fournil dans les normes.



La chauffe du four bâti

C'est un four à voûte basse, la cheminée étant située à l'arrière. Il est chauffé au bois avec les chutes de la scierie voisine.

Le pain est cuit deux fois par semaine, le lundi et le jeudi. En ce moment c'est la fournée du jeudi matin. La pâte a été pétrie dans le pétrin électrique et, à 4 heures, les pâtons qui formeront les différents pains sont mis à lever 7 heures pour que le levain fasse son effet. Dans le four, flambe un feu de bois alimenté par des restes de planches de peuplier

issues de la scierie. Vers 10 heures 30, Fabien, un stagiaire qui veut s'initier aux méthodes d'Yves, enlève les braises et les cendres pour laisser la sole apte à recevoir les pâtons.



Les pâtons prêts pour la mise au four

Yves commence à préparer les pains au chocolat sur les moules. On attend que la température du four soit redescendue à 270 degrés pour enfourner. Quand cette température est atteinte, on sort tous les pâtons. Ils sont grignés - c'est-à-dire scarifiés - puis posés sur la pelle au très long manche pour être laissés d'un coup de main approprié sur la sole brûlante.

Yves fait des pains de 500g, 1kg et 2kg. Il prépare aussi des pains aux noix, aux raisins, au chocolat, ainsi que des fougasses aux olives sur commande.



L'enlèvement des braises



Grignage des pains avant de les enfourner, les pains moulés au premier plan

Une de ses spécialités est le pain de petit épeautre, ancienne céréale dont le grain est vêtu, c'est-à-dire qu'il garde sa balle comme l'orge ou l'avoine. Avant d'être moulu, le grain doit être décortiqué, ce qui a été une des causes, avec un faible rendement, de son abandon. Cependant on reconnaît à l'épeautre la faculté de s'adapter à des terrains pauvres et de ne pas réagir aux engrais chimiques azotés.

En outre, comme l'épi est barbu, l'épeautre est moins attaqué par les cervidés qui peuplent la forêt voisine. Le pain de petit épeautre est, dit-on, riche en protéines et oligo-éléments.

Le blé cultivé par Yves est un mélange de variétés anciennes obtenues auprès des « Semences Paysannes » qui est un réseau d'organisations impliquées dans la promotion et la défense de la biodiversité.



*Petit épeautre (*Triticum spelta*) ou engrain*



Le silo pour le stockage des grains.

Yves conserve une partie de sa récolte pour l'année suivante. Le dosage entre les différentes espèces cultivées est le fruit de ses propres recherches. Les céréales assurant sa production annuelle de pain sont cultivées sur 8 hectares. Sur ses terres, il apporte du fumier qu'il obtient auprès d'éleveurs en échange de services. Il sème après un travail superficiel des sols et incorpore aux semis de céréales de la luzerne qui, en se développant après les moissons, apportera de la matière organique.

Pour ses cultures, il dispose de deux tracteurs anciens et d'une moissonneuse-batteuse modeste achetée d'occasion comme les tracteurs.

Les céréales sont triées grâce à un appareil que l'on voyait passer autrefois de ferme en ferme après les moissons. Les mauvaises graines sont ainsi éliminées et les grains les plus beaux seront conservés pour les prochaines semailles. Le reste de la récolte passera dans le moulin puis dans le tamis en vue de la panification. Les rejets du trieur et du tamis iront nourrir une cinquantaine de poules vivant en liberté dans le verger d'un demi-hectare.

Yves fait tourner ses cultures en alternant les céréales et les prairies de luzerne qui reposent les terres et apportent un enrichissement naturel. Il récolte huit tonnes de blé et une tonne et demie de petit épeautre. La vente en grains, au cours actuel de 15 à 20 centimes le kilo serait d'un faible rapport. Par contre, la vente sous forme de pain rapporte trois euros soixante le kilo ce qui valorise hautement la récolte. Cela lui permet de produire environ neuf tonnes de pain par an qui sont commercialisées sur le marché « bio »



Fougasses et pains au chocolat



Pains de 1 et 2 kilos

Les paniers en osier ont été tressés par Fernand Carrier, paysan-vannier à Molières disparu depuis peu.

de Sarlat le jeudi après-midi et à la ferme le lundi après-midi. Il peut ainsi faire vivre sa famille et envisager les investissements pour développer son futur projet.

Le nouveau projet d'Yves est de favoriser un retour à une agriculture d'autonomie sachant qu'un jardin de 450 centiares suffit, dit-il, à nourrir une personne contre un hectare en agriculture traditionnelle. Pour réduire l'énergie consommée, le travail du sol doit être limité, excluant par là les labours profonds. La culture en jardinage peut se faire sans avoir recours à la motoculture et au binage. À l'automne, Yves répand sur le sol une bonne épaisseur d'herbes provenant de ses prés. L'hiver, ces herbes pourrissent et facilitent un décompactage naturel des

sols grâce aux vers et aux insectes dont les galeries stockent l'eau et ameublissent la terre. Au printemps, la plantation de légumes se fait en soulevant les herbes en décomposition qui éviteront la poussée des mauvaises herbes éliminant les binages.



Terrain en attente des plantations de printemps

Yves vient de construire un nouveau four et il est en train de transformer l'ancienne grange pour pouvoir accueillir 8 à 10 stagiaires.



Le nouveau four construit à l'intention de futurs stagiaires

Le fils aîné d'Yves et Marie, qui a suivi des cours d'agriculture au lycée professionnel de Thiviers, souhaite rester sur la ferme avec ses parents. Ils vont former un GAEC (Groupement agricole d'exploitation en commun) avec un jeune homme également adepte de la vie à la campagne. Yves aura ainsi plus de temps à consacrer à ses stagiaires.

Gérard MARTY

Un peu de toponymie avec Jean Rigouste.

Le toponyme Sigoniac est peu courant, on le retrouve sur la commune de Saint-Yzan-de-Médoc en Gironde. Étymologiquement, il pourrait s'agir d'un domaine gallo-romain appartenant à Ciconius dont le nom est attesté. Cependant le nom a pu aussi être apporté par quelqu'un qui venait de ce domaine, qu'on a surnommé de ce fait Sigoniac et qui, finalement, a donné son nom à la ferme qu'il cultivait. Alexis de Gourgues (1801-1885) signale les dénominations : *Sigougnias* (1272), *Sigonias* et *Sigougnac*.

Signalons aussi le mot occitan *cigonha* et son diminutif *ciconiola* qui désignent aussi un puits à balancier sur le principe de la chadouf arabe. Un rapprochement étymologique ne paraît pas incongru étant donné la présence de sources nombreuses dont certaines alimentent un étang à la naissance du vallon.

Quelques centaines de mètres en aval de la ferme du boulanger, on remarque une bâtisse entourée de murailles et construite sur une grotte et une source fréquentées dès le néolithique. Dans un opuscule intitulé « Lieux-dits et autres histoires sur la commune de Molières » paru en 2013, Claire Veaux-Parvieux signale des traces de forges datant du premier siècle avant J.C et dont l'activité se serait poursuivie jusqu'au cinquième après J.C.

Sur des constructions très anciennes, une maison forte aurait été édifiée au Moyen-Âge sous la dépendance des seigneurs de Molières ou de Badefols, selon les époques.

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

LO PESCAIRE DEL CINGLE.

L'AUTRE JORN encontrei lo marchand d'inhonat sul mercat de Sent Cíbran. Mai que vendiá tanben de la graissa mòla qu'aviá trobat en venent sul camin de la garriçada. Disiá que per far un randal al fons del jardin, i a ren de melhor e pas car !

L'òme que coneis lo monde sus tres o quatre cantons e benlèu mai, me contèt la darrièra del pescaire del Cingle.

Cal dire que lo pescaire del Cingle viu nonmàs de son mestier e de fretissas. Sap coma degun quante las asièjas venon moscar dins los corrents. Per las culir fai sauticar sus l'aiga un brin de lana roja. Afamgalidas, las asièjas creson que quò es una brava mosca de prima e vesen pas lo clau que las vai farrar. Pels cabòts que se pauson l'estiu al fresche sos las belissas, gita amb sa linha un gròs sautarèl. Aquels minjadors l'i corron e lo pus desgatjat finirà dins la boirica del pescaire !

A fach un batelon que pausa sus de las ròdas, darrièr sa bicicleta. Dels còps met tot aquò dins lo tren per davalat en pescant de Las Aisiás a Tremolat. Torna de Tremolat pel tren amb de las belas liassadas d'asièjas o de cabòts seguent la sason. Tanlèu arribat vai se pincar sus la plaça e crèda :

– Peisson tot viu, peisson tot viu ! De la Vesera a la padèla, i a pas melhor peisson !

Mai, quand pren sa bicicleta per 'nar vendre pels tèrmes de Sent Circ o de Jornhac çò que li demòra de la velha o de l'avant-velha crèda totjorn :

– Peisson tot viu !

E las paubras asièjas, sus un liech d'ortrijas, an l'uèlh brumat e las aurellhas blancassas.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

LE PÊCHEUR DU CINGLE.

L'AUTRE JOUR, j'ai rencontré le marchand de plant d'oignon sur le marché de Saint-Cyprien. Même qu'il vendait de la viorne trouvée en venant, sur le chemin du bois de chêne. Il disait que c'est idéal pour une haie au fond du jardin et ajoutait que ce n'est pas cher.

L'homme qui connaît tout le monde sur trois ou quatre cantons et peut-être plus, me raconta la dernière du pêcheur du Cingle.

Il faut dire que le pêcheur du Cingle ne vit que de son métier et de frottes à l'ail. Il sait comme personne quand les vandoises viennent moucher dans les courants. Pour les prendre, il fait sautiller un brin de laine rouge. Affamées, les vandoises croient que c'est une belle mouche de printemps et ne voient pas l'hameçon qui va les ferrer. Pour les chevesnes qui se reposent l'été au frais sous les saules, il lance avec sa ligne, une grosse sauterelle. Ces goinfres s'y précipitent et le plus rapide finira dans la bourriche du pêcheur !

Il a fabriqué une yole qu'il pose sur des roues, derrière sa bicyclette. Parfois, il met le tout dans le train pour redescendre en pêchant des Eyzies à Trémolat. Il revient de Trémolat par le train avec de belles liasses de vandoises ou de chevesnes selon la saison. Sitôt arrivé, il s'installe sur la place en criant :

– Poisson vivant, poisson vivant ! De la Vézère à la poêle, y a pas meilleur !

Même quand il prend son vélo pour aller vendre dans les coteaux de Saint-Cirq ou de Journiac, ce qui lui reste de la veille ou de l'avant-veille, il crie toujours :

– Poisson vivant !

Les malheureuses ascés, allongées sur un lit d'orties, ont l'œil terne et les œives blanchâtres.

Endonc, lo pescaire, magre coma un gal amb trenta polas, fai caresme tota l'annada e prèga per que la setmana senta pòsca durar una mesada o doas. Negre de pials e de pel, mostachut e barbut, es pas d'un abòrd plasant e vos avisa d'un biais mocandier. A pus léu dit una meschantariá qu'una bona paraula. Lo monde l'an chafrat Sang Freg en rapòrt a tota aquela peissonalha que pesca, vend e minja. Mas pas degun ausariá l'apelar ental de peur que li vendèsse qualque peisson purit de mièg d'una padelada de cabòts.

Un còp, un cople de parisiens qu'èran venguts passar un mes o dos a la campanha avián enveja de peisson e damandèron als vesins onte poiarián ne'n crompar. Los vesins respondèron sens se far pregar :

– Allez- voir Sang Froid, le pêcheur !

Al Cingle, trobèron lo pescaire 'sietat sul muralhon davant la Vesera :

– Bonjour Monsieur Sang Froid !

Nous aimerions manger du poisson ce soir, et on nous a dit : allez voir Monsieur Sang Froid qui a le meilleur poisson de la ville.

Lo pescaire escupiguèt lo bocin de cigarreta que pendilhava dins la brugiera entre lo nas e lo babinhon dumpei lo matin, estirèt la poncha de sa mostacha, d'un bòrd e de l'autre. Se levèt, alonguèt lo còl per veire la Vesera al coijant, del costat de l'Agranel amb las mans en casqueta suls uèlhs per se virar del solelh. Après un bel moment a espiar ental, d'un còp se virèt e, al cople que sabiá pas que se'n pensar, ço diguèt :

– Mes bateaux ne sont pas rentrés au port, revenez voir demain !

Lo marchand d'inhonat me diguèt pas si lo cople tornèt l'endoman !

De sègre.

Donc, le pêcheur, maigre comme un coq avec trente poules, fait carème toute l'année et prie pour que la semaine sainte se prolonge un mois ou deux. Noir de cheveux et de peau, moustachu et barbu, il n'est pas d'un abord agréable et vous regarde d'un air moqueur. Il a plus vite dit une méchanceté qu'une bonne parole. Les gens l'ont surnommé Sang Froid à cause de cette poissonaille qu'il pêche, vend et mange. Mais personne n'oserait l'appeler ainsi de peur qu'il glisse un poisson pourri dans une poêlée de chevesnes.

Une fois, des parisiens venus passer un mois ou deux à la campagne, eurent envie de poisson et demandèrent aux voisins où en acheter. Les voisins répondirent aussitôt :

– Allez voir Sang Froid, le pêcheur !

Au Cingle, ils rencontrèrent le pêcheur assis sur la murette devant la Vézère.

– Bonjour Monsieur Sang Froid !

Nous aimerions manger du poisson ce soir, et on nous a dit : allez voir Monsieur Sang Froid qui a le meilleur poisson de la ville.

Le pêcheur cracha le mégot qui pendait depuis le matin dans l'épaisse bruyère entre son nez et son menton, étira la pointe de sa moustache, d'un côté puis de l'autre. Il se leva, allongea le cou pour voir la Vézère au couchant vers l'Agranel, les mains au-dessus de ses yeux pour se garantir du soleil. Après un bon moment à observer ainsi, il se tourna vers le couple qui ne savait que penser et dit :

– Mes bateaux ne sont pas rentrés au port, revenez voir demain !

Le marchand de plant d'oignon ne m'a pas dit s'ils revinrent le lendemain !

Gérard MARTY

À suivre.



Il·lustració Jaume Sarabén

Lo pescaire del Cingle

Illustration Jacques Sarabén

Le pêcheur du Cingle

LE CAHIER OUBLIÉ

En ces temps de froidure, projetons-nous avec Louis Delluc, vers le joli mois d'avril, qui ne manquera de venir nous apporter chaleur et gaieté

Avril

Avril a la grâce mutine
Joyeux sourit au matin clair
L'air est léger sur la colline
Gonflé comme une poitrine
Où le sang roule sous la chair.

La rosée, sur l'herbe, scintille.
Ton coq chante dans un coin;
L'oiselet printanier sautille
Et sur la branche s'égorille
Ivre de joie, ivre d'amour.

Dans les vignes, les pêchers roses
Ont des airs de princes charmants.
Toutes les fleurs à peine écloses
Jaillies des bourgeons moroses
Font la cour au soleil levant.

La douce brise dans sa ronde
Chemine vite pour tout voir;
Et la lumière est pure et blonde
Comme aux premiers avrils du monde
Où tout chantait le bel espoir.

UN OFFICIER ALLOIS DE LA GRANDE GUERRE (Suite).

À 19 ans, Louis Escarmant signe un engagement volontaire le 17 janvier 1910 à Bergerac sous le matricule 643.

Le lendemain, il est hussard de 2^e classe au 31^e Bataillon de Chasseurs à Pied, 11^e régiment de hussards à Bergerac. Un an plus tard, le 19 mai 1911, il est promu brigadier puis maréchal chef des logis le 31 octobre 1912.

Sa fiche militaire le décrit comme un jeune homme mesurant 1 m 62, aux cheveux châtain foncé, portant des cicatrices au menton et au genou. Il a un visage ovale, des yeux noirs, un nez effilé. Il porte une cicatrice à l'arcade sourcillière gauche et au côté gauche du cou.

Louis Escarmant devient sous-lieutenant avec affectation temporaire dans la même unité le 10 juin 1913, affectation confirmée le 16 juillet 1915.

Par tradition, les chasseurs à pied n'ont qu'un seul drapeau placé successivement sous la garde d'un des bataillons de chasseurs d'active.

À ses plis sont accrochées la Médaille militaire, la Croix de la Légion d'honneur et la Croix de Guerre 1914-1918.

En 1910, le 31^e Bataillon de Chasseurs à Pied est le plus récemment créé, il se nomme lui-même « le dernier venu » et a choisi comme devise : « En pointe... Toujours ».

L'historique du 31^e Bataillon de Chasseurs à Pied a été édité par l'institution militaire à la fin de la guerre à partir du livret de Philippe Maugard. Il y est précisé que « le 31^e formé de 5 compagnies venues de 5 Bataillons différents est groupé dans les baraquements de Corcieux ».

Corcieux est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Dié-des-Vosges. (À suivre.)



Louis Escarmant, jeune engagé



Le drapeau des Chasseurs



Bernard et Adrienne, parents de Louis Escarmant

CONSTRUCTION D'UNE ÉCOLE EN MILIEU RURAL EN 1881 (Suite).

Nous avons vu dans le précédent numéro, comment la construction des bâtiments scolaires de la commune d'Alles, décidée en 1881 avait abouti en 1882. Il y a eu durant ces deux années, aussi bien de la part des autorités locales que de celles de la sous-préfecture et de la préfecture, une volonté évidente d'aller vite dans la concrétisation d'une loi qui concernait toutes les communes de France à des stades divers car certaines avaient déjà des locaux scolaires.

L'examen des délibérations antérieures du Conseil municipal montre que la question était latente depuis plusieurs années.

En 1876, M. Melon, alors maire de la commune, avait ouvert une séance du Conseil en ces termes : « Vous n'ignorez pas que la commune d'Alles dont les intérêts nous sont confiés, est une de celles, malheureusement trop nombreuses, qui se trouvent dépourvues de maison d'école et de logement pour l'instituteur et sont, par suite, dans l'obligation de payer la location de maisons où ses enfants reçoivent l'instruction et où sont logés l'instituteur et l'institutrice ».

Les dépenses causées par la reconstruction du presbytère et l'ouverture de chemins vicinaux avaient grevé la situation financière de la commune. En effet, le 11 janvier 1863, la commune avait été imposée d'une somme de 648 francs pour couvrir une partie de la dépense occasionnée par les travaux du presbytère. Cette imposition extraordinaire, prévue pour 13 ans s'éteignait donc en 1876. La situation financière de la commune s'étant ainsi améliorée, il devenait possible d'envisager la construction des écoles dans les années à venir.

Dès ses premières discussions, le Conseil municipal avait envisagé de placer les écoles dans le bourg, c'est-à-dire près de l'église et donc du cimetière qui se trouvait sur l'emplacement de l'actuel monument aux morts. Le Conseil a remarqué rapidement que la vue du cimetière de l'autre côté de la route, avec ses murailles abimées et une végétation désordonnée entre l'enchevêtrement des tombes, n'était pas très pertinente pour les futurs écoliers. C'est la raison pour laquelle, cinq ans plus tard, en 1881, le choix se porta entre deux emplacements situés à la Croix rouge soit à 200 m environ du cimetière.

La promulgation de la loi 1881 avait, comme on l'a vu, précipité les décisions et la construction des bâtiments que nous connaissons. Cette précipitation dans la construction avait eu sans doute pour résultat, des malfaçons qu'il fallut réparer d'urgence en 1897.

Le dossier des écoles mentionne un fait en 1928. Jules Bourgès qui était charron au Fournier, a voulu s'installer au Treilhac, en face du château Faron. Ses travaux de charronnage étaient bruyants car la force motrice pour actionner ses machines était fournie principalement par une locomobile. Aussi, le 24 octobre 1928, demanda-t-il au préfet quelles étaient les conditions et les distances à respecter pour ne pas créer de nuisances au groupe scolaire. Il précisait que son atelier se composait d'une scierie, d'une dégauchisseuse et d'une mortaiseuse actionnées par une locomobile et un moteur.

L'Inspecteur d'Académie ayant constaté que l'atelier se trouvait à 70 mètres des écoles ne s'opposa pas à l'installation mais exigea la fermeture par un mur de l'atelier du côté qui fait face à l'école.

L'autorisation a été donnée par le Préfet le 16 novembre de la même année. Bourgès était associé dans cette opération à Estay Élie qui était propriétaire du terrain.

Plus tard, Jules Bourgès installera son atelier près de la gare et y fera construire sa maison.

Le samedi 23 avril 1938, vers 17 heures, un avion s'abattit sur le mur devant l'école des filles, sans toucher la salle de classe.

L'avion était piloté par Pierre Monginet et avait à son bord Hubert Brivoty, tous deux habitants de Limeuil. Brivoty, fils des épiciers se tenant sur la rue du Port fut tué sur le coup à l'âge de 20 ans. Monginet, fils d'un menuisier établi près de la Place des Fossés fut sauvé. Cet accident éprouva profondément la population des deux communes.

Dix ans plus tard, l'angle du mur de l'école était toujours écorné lorsque je fréquentais l'établissement dirigé par les époux Faurie.



L'avion écrasé, on remarque le mur fissuré sous l'impact



L'avion accidenté, vu sous l'angle opposé. Au second plan, on peut remarquer un hangar sans doute édifié pour l'atelier du charron Bourgès

(Photos de la collection Bellanger)



(Carte postale de la collection Bellanger)

Les écoles en 1915

Le poêle était encore alimenté au bois. L'encre violette, dont la fabrication avec de l'eau dans laquelle on versait un mystérieux produit contenu dans un tube était une passionnante expérience d'une alchimie aujourd'hui oubliée. On la versait ensuite avec précaution dans les encriers en porcelaine encastrés dans les bureaux en bois. Il était bien rare qu'il ne se produise pas quelque maladresse qui voyait l'encre se répandre avec délectation sur les doigts. Des doigts, elle passait sur le cahier. Les gommages n'y faisaient rien et l'instituteur y posait invariablement, à l'encre rouge et en gros caractères, sa remarque désobligeante : « SALE », si la tache n'était pas grosse. Dans les autres cas, le cahier volait au fond de la classe dans le frémissement rageur des feuilles d'automne emportées par la tempête.

Ne fonctionne actuellement que la classe autrefois réservée aux garçons.

Elle reçoit les élèves CE1 et CE2 du Regroupement Pédagogique Intercommunal Alles, Paunat, Limeuil et Saint-Chamassy.

Gérard MARTY



Les bâtiments scolaires en 2013

ACTUALITÉS LE BUISSON DE CADOUIN



Photo Jean Chaussade

**Pose de la statue de la Dordogne le
lundi 25 novembre 2013 à 10 heures
LA DORDOGNE RETROUVÉE.**

EN 1951, *Pierre Traverse*, un des sculpteurs les plus renommés de la période de l'entre-deux-guerres et de l'immédiate après-guerre, offre à la commune du Buisson, où il a passé son enfance et son adolescence, une sculpture en pierre qu'il a intitulée *La Dordogne* symbolisée par une femme nue, voluptueusement allongée sur sa longue chevelure ondoiyante.

En 1953, la statue est posée sur deux socles au centre d'un bassin d'eau sur la place Deguilhem.

Elle est inaugurée le 30 août 1953 en présence des élus et des autorités régionales.

Aussitôt, la sculpture est l'objet de quolibets et dénigrée par un public mal préparé à recevoir une telle œuvre. En 1974 elle est déplacée au fond de la place sous des arbres où elle se détériore. On n'en parle plus durant plusieurs décennies. Seuls quelques touristes étrangers qui s'intéressent à l'œuvre de Pierre Traverse viennent la voir.

Au début des années 2000, sous l'égide de Françoise Wolters, maire du Buisson, puis de son successeur Mérico Chiès et de quelques personnalités locales, un intérêt nouveau se fait jour pour cet artiste du pays.

Au début de l'année 2011, Alain Bordes qui préside les *Rencontres Buissonnières* (Association en charge de la semaine cinématographique du Buisson) et Jean Chaussade l'adjoint à la culture de la commune, rencontrent le petit-fils du sculpteur, M. Couderc, en résidence à Siorac. Ils montent le projet de sensibiliser la population et les élus de la région à l'œuvre du sculpteur Pierre Traverse et d'engager un processus visant à plus ou moins long terme à restaurer la statue afin de la réinstaller en son lieu d'origine.

Qui est Pierre Traverse ?

Il est né le 1^{er} avril 1892 à Saint-André de Cubzac en Gironde. Très vite, son père carrier et charpentier vient s'installer avec sa famille au Buisson, commune devenue très attractive depuis l'arrivée du chemin de fer. C'est donc au Buisson, avec ses trois sœurs et ses deux frères, qu'il va passer toute son enfance et la plus grande partie de son adolescence.

Très tôt, le jeune Pierre manifeste des talents artistiques qu'il concrétise vers l'âge de 14/15 ans, dans une élégante statue de son chien. Après des études secondaires au collège de Sarlat, il s'inscrit à l'école des Arts Décoratifs de Limoges où il suit les cours du sculpteur Philippon qu'il considèrera toute sa vie comme son véritable maître.

En 1910, à l'âge de 18 ans, il ne restera qu'une année aux Beaux-Arts à Paris à l'atelier du sculpteur Jean Antoine Injalbert. En 1911, il revient en Dordogne et s'engage dans l'armée. En 1916, il est gravement blessé au bras droit, une blessure qui le handicapera durant toute sa vie.

Au sortir de la guerre, Pierre Traverse rejoint Paris et fréquente à nouveau l'école des Beaux-Arts.

Il se lie d'amitié avec Antoine Bourdelle, sculpteur déjà reconnu. En 1920, il se marie avec Valentine Foulon avec qui il aura trois enfants.

L'œuvre de Pierre Traverse.

Les présents de la terre (1921), puis la *Famille* (1923) le font connaître. En 1925, le bronze l'*Atalante* lui vaut de multiples récompenses dont le prix des Beaux-Arts. Il recevra, la même année la Légion d'Honneur.

Pierre Traverse se range dans le groupe des *Indépendants*, adepte d'un retour à l'antique pour représenter l'essentiel des formes et de volumes dans un équilibre fermement architecturé. Figurent avec lui dans cette école : Antoine Bourdelle (1861-1929), Jane Poupelet (1878-1932), Charles Despiau (1874-1946), Joseph Bernard (1866-1931), Aristide Maillol (1861-1944) et Paul Belmondo (1898-1982). Pierre Traverse restera plus particulièrement attaché à la représentation du corps humain. Rappelons que, pour l'exposition de 1937, il exécutera une série de sculptures du Palais de Chaillot et la statue de l'*Homme* devant les fontaines du Trocadéro à Paris.

La *Dordogne*, restaurée, remise à son emplacement initial, nous permet d'admirer à nouveau une œuvre d'un sculpteur majeur du xx^e siècle qui n'avait jamais oublié son enfance buissonnaise.

D'après les notes de Jean CHAUSSADE



Photo Jean Chaussade

La Dordogne par Pierre Traverse

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association

"Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel : (15 euros).

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de Fernand MARTY (13 euros).

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre GÉRARD (10 euros).

"Tibal lo Garrèl : e la carn que patis" de Louis DELLUC édition en occitan et français (20 euros).

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la vie paysanne en occitan (Sous-titrées en français) (10 euros)

"Vilatges dau Périgord" reportages en occitan sur Meyrals, Calès et Limeuil (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Brava Dordonha" Reportages en occitan sur Alles et Paunat (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd" Reportages en occitan sur Redon Espic et Cadouin. (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Cloquièr dau Perigòrd" Mise en place de la cloche de Conne-de-Labarde et histoire de ramoneur (10 euros).

"Perigòrd Negre" : Peiraguda au Coux et La Promenade du Nénèt (10 euros).